

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

La même rencontre se renouvela plusieurs fois. Alors ils ne cherchaient plus à mettre ces rencontres sur le compte du hasard. Il leur eût été bien inutile de dissimuler. Ils causaient comme deux amis ; quelquefois ils s'approchaient l'un de l'autre pour se montrer un objet quelconque, par un de ces manèges si communs aux amoureux, pour se frôler les mains ou le bout des doigts. Alors le malade et sa femme détournaient les regards pour mettre les amoureux à leur aise, feignant de ne pas s'apercevoir de leurs manœuvres.

Un jour Alfred et Marguerite étaient occupés à feuilleter ensemble pour la dixième fois peut-être un album de photographies placé sur la table devant eux.

Ils étaient si absorbés dans leur occupation qu'ils n'entendirent pas un coup léger frappé à la porte. Un des enfants courut ouvrir, et deux dames apparurent sur le seuil.

Alfred et Marguerite s'écartèrent l'un de l'autre, pas assez vite cependant pour ne pas être aperçus. C'étaient Mme Spierling et Mme Spencer.

—Comment, s'écria Mme Spencer, te voilà ici Marguerite ! Ne m'avais-tu pas dit que tu allais voir ton amie Amélie ?

Marguerite, surprise, sentait la rougeur lui monter au front. Elle fit cependant assez bonne contenance sous le feu des regards maternels, et elle répondit sans hésitation :

—C'est vrai, mais en chemin, j'ai pensé que Amélie, n'était pas libre à cette heure-là, car elle prend sa leçon de musique ; alors, comme j'étais sortie, je suis venue ici.

—Bien, bien, fit la mère d'un ton d'incrédulité, et en regardant Alfred d'une manière curieuse.

Celui-ci frémit intérieurement sous ce regard froid et inquisiteur. Il se sentait gauche et embarrassé. Il voulait partir et cependant il ne voulait pas se sauver comme un écolier pris en flagrant délit. Pour se donner une contenance, il s'avança vers le malade et lui adressa quelques paroles ; puis, disant un adieu général à toutes les personnes présentes, il sortit.

Une fois dans la rue, il put respirer un peu et il essaya de rassembler ses idées en désordre. La colère grondait en lui, il la sentait comme un fer rouge sur ses joues brûlantes. Elle montait au cerveau et y tourbillonnait comme dans une fournaise.

Décidément il n'avait pas de chance. Toujours des difficultés, toujours des obstacles sur le chemin de son amour. A la façon dont ces dames avaient regardé Marguerite et dont sa mère lui avait parlé, il n'y avait plus de doute que la jeune fille serait surveillée plus activement et qu'il ne pourrait plus la revoir chez le marin. Tout était contre lui. Ne valait-il pas mieux abandonner de suite un amour sans espoir ? Puis, comme le naufragé, il s'accrochait à la moindre épave. Tout pouvait changer avec le temps. D'ailleurs n'était-il pas certain de l'amour de Marguerite. Ce mot n'était jamais venu sur leurs lèvres dans les courts entretiens qu'ils avaient eus ensemble. Mais qu'importent les mots ? Les lèvres ne parlent pas seules. Les regards, les serrements de mains ne sont-ils pas le langage le plus expressif du cœur, d'autant plus expressif qu'il semble plus gauche, plus timide et plus réservé ?

Alfred allait ainsi par les rues de la ville, au hasard, sans but, éprouvant le besoin de marcher, de se mouvoir. Tout-à-coup, sans bien s'en rendre compte, il se trouva à la porte d'une église.

C'était un édifice en briques rouges. La façade était flanquée de deux tourelles qui dressaient leurs flèches pointues au-dessus de la croix surmontant le triangle placé au-dessus de la porte. Celle-ci n'avait rien de bien remarquable, avec ses deux battants en bois massif s'ouvrant sous un plein-cintre vitré. L'aspect général était triste et morne ; le rouge uniforme de la brique jetait partout sa note sombre.

Alfred cependant s'arrêta avec plaisir devant cette église. Il se sentait un peu las, il avait besoin de repos, et puis un aimant l'attirait vers ces murs.

C'était là que plus d'un soir il avait contemplé Marguerite dans le recueillement de la prière. Dieu, sans doute, lui pardonnait ces pensées profanes, dans son temple, si toutefois il y a quelque chose de profane dans la contemplation d'une de ses œuvres les plus admirables, d'un de ses anges les plus beaux et les plus purs. Il lui semblait que dans cette enceinte devait encore flotter quelque chose d'elle, comme un parfum délicieux dont son esprit se grisait. Assis près de la porte, il la voyait à son banc dans une attitude recueillie, les yeux sur son livre ou le front penché dans la prière.

Le silence de l'enceinte religieuse n'était troublé que par le mugissement du vent au dehors ; et il lui semblait entendre parfois des flots d'harmonie céleste rouler sous les voûtes sacrées, ou des bruissements d'ailes angéliques effleurer les parois du temple. Puis un désir lui vint de voir de plus près, de toucher la place où se tenait Marguerite, et il entra dans son banc.

Cependant la porte venait de s'ouvrir et un homme était entré dans l'église.

Le charme était rompu. Alfred, craignant que sa présence à cette heure dans cette enceinte ne parût insolite, en sortit au bout de quelques instants.

Il se mit à errer de nouveau par les rues presque désertes.

Le vent soufflait assez fort et lui bleussait le visage. Mais il ne sentait rien de tout cela. Il allait toujours droit devant lui, sans but, tout entier à ses pensées.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se trouva en présence d'un convoi funèbre qui s'acheminait lentement au cimetière. D'abord, le corbillard avec ses chevaux tout caparaçonnés de noir, puis une longue file d'hommes marchant deux à deux comme des pensionnaires en promenade, puis un défilé de traîneaux allant au pas dans la neige. C'était une longue ligne noire s'allongeant lentement sur la blancheur du sol.

D'ordinaire Alfred n'était pas superstitieux, mais dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, présentement, il ne put s'empêcher de considérer cette rencontre comme de mauvais augure. Un instant, il eut même la pensée de suivre cet enterrement jusqu'au cimetière là bas, où vont s'effondrer nos illusions et nos espérances, aboutir tous nos projets. Et il songeait :

Est-ce donc là la vie ? Faut-il se créer tant de soucis pour en arriver à la tombe. Pourtant il était trop jeune pour se livrer ainsi à la désespérance. Il avait bien le temps sans doute de songer à la mort.

Maintenant, il longeait les quais.

A cette époque de l'année, toute navigation était interrompue, les bords de la rivière étaient déserts et les bassins vides de leurs navires. Le port n'était qu'une vaste surface gelée, un plancher de glace d'une rive à l'autre, de trois à quatre pieds d'épaisseur.

A peine sur les bords quelques barques prises dans une ceinture de glace, et élevant vers le ciel leurs vergues dénudées comme en signe de détresse. Là-bas une bande d'enfants en patinant sur la glace glissait comme une troupe de cygnes sur la surface tranquille d'un lac. Une double ligne, légèrement sinueuse, de branches de sapins plantées dans la glace marquait la route d'une rive à l'autre. De lourds traîneaux chargés de personnes et de marchandises se croisaient dans les deux sens.

Sur la rive opposée, il apercevait de légères ondulations de sapins noirs par l'éloignement.

De tous côtés la vue embrassait une vaste étendue

due blanche coupée ça et là de points et de lignes noires sous le dôme grisâtre du firmament, comme un immense écrin de satin parsemé de bijoux. Alfred s'arrêta longtemps devant ce tableau dont le calme et la monotonie étaient si bien en harmonie avec ses pensées.

Il alla un peu plus loin. Là, la scène était plus animée. Des cris joyeux se faisaient entendre. Toute une bande de jeunes gens, garçons et filles dégringolaient en *toboggan* sur une pente douce qui descendait à la rivière. Alfred s'était à peine arrêté pour observer ce curieux spectacle qu'il s'entendit appeler par une voix flûtée.

—Monsieur Alfred, vous arrivez juste à point. Venez ici, il y a une place pour vous.

Qui pouvait être cette jeune fille qui l'appelait ainsi ? Il ne la reconnut pas tout d'abord, et à cette heure il eût voulu voir bien loin l'importune qui venait l'arracher à ses méditations. Pourtant, il fit bonne contenance et s'avança vers elle. C'était Annie Barley.

Elle alla au-devant du jeune homme en lui tendant la main avec cette simplicité et cette franchise d'allures si admirables chez les femmes anglaises :

—Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans mon *toboggan* ?

—Certainement, mademoiselle, vous êtes trop aimable ; et j'aurai aussi l'honneur, je suppose, si il en riant, de remonter votre *toboggan* au haut de la côte ?

—Si vous le désirez, c'est un honneur que vous partagerez avec mon frère.

En effet, le gamin s'était déjà attelé au véhicule et commençait à le tirer dans son mouvement ascensionnel.

Alfred s'attela à côté de lui et tous deux commencèrent à gravir la côte. La jeune fille les suivait derrière le *toboggan*. Des groupes les précédaient et d'autres venaient après tandis que le reste dégringolait sur la pente glacée. Cela formait un circuit ovale très allongé, toujours mouvant, sans cesse changeant, comme un long chapelet s'allongeant sur la neige, avec un égrenage de rires et de notes perlées.

D'un côté, on eût dit des bateliers, traînant leur canot échoué sur le rivage, de l'autre côté des esquifs légers emportés à toute vitesse sur les eaux d'un torrent impétueux.

Arrivés au haut de la pente, ils montèrent dans le *toboggan* qui, aussitôt, se mit à descendre ; puis ils recommencèrent leur ascension. Alfred, tout d'abord contrarié de cette rencontre, se prenait maintenant à moins la regretter. L'exercice lui faisait du bien, il éprouvait du plaisir à se sentir entraîné comme dans un tourbillon. L'air frais, en lui fouettant la figure, chassait peu à peu de son esprit les pensées sombres et lugubres. Maintenant, il était presque reconnaissant à la jeune fille de lui avoir procuré cette diversion.

Dans leur descente vertigineuse, elle était placée devant lui, le buste penché en arrière. Le vent soufflant dans sa chevelure blonde faisait envoler des mèches folles sous sa toque de fourrures gracieusement posée sur l'oreille. Puis, quand ils remontaient, il se retournait bien souvent pour lui adresser un mot gracieux auquel la jeune fille répondait par un fin sourire, montrant ses blanches dents.

Ils redescendaient peut-être pour la dixième fois la pente glacée, lorsque tout à coup un *toboggan*, qui les suivait de tout près, vint heurter rudement le leur et le renversa. Annie poussa un grand cri, elle était évanouie. Alfred se releva et se mit à lui frotter les poignets et les tempes avec de la neige. Elle était très pâle. Il la prit dans ses bras et la transporta un peu plus loin, où il l'adossa contre un tas de neige.

Cependant tous les *toboggannistes* étaient accourus et formaient le cercle autour d'eux, d'un air de curiosité émue. Tous parlaient à la fois et émettaient leurs avis sur ce qu'il y avait à faire. D'autres, joignant l'action à la parole, aidaient de leur mieux à ramener la malade. Celle-ci ne remuait pas. Alfred la regardait avec la tendresse inquiète d'une mère.

LOUIS TESSON.

A suivre